

Illustration de couverture :

© fottoo - Fotolia.com

**FATALE
SÉLECTION**

DU MÊME AUTEUR

Le Trésor de la rue Mouffetard, Éditions Bourgey, 2012

Sous le signe du métal, Éditions Bourgey, 2011

L'Art et la manière d'avoir de la chance,
Éditions Cherche Midi, 2009

Le Grand Livre du petit coin,
en collaboration avec Sophie Horay, 3^e édition,
Éditions Horay, 2008

Sucre et sel, histoires de poudres blanches,
Éditions Horay, 2003

Héritages, tabous, rêves et réalités, Éditions Horay, 2001

Trésors, légendes et réalités, Éditions de l'Amateur, 1996

Le Fonds Bourgey,
en collaboration avec G. Depeyrot et J. L. Desnier,
Éditions Errance, 1988-1994

Trésors, archives secrètes, Éditions Errance, 1988

Les Monnaies romaines, Éditions Ouest-France, 1986

Les Monnaies françaises, Éditions Ouest-France, 1982

Sabine Bourgey

**FATALE
SÉLECTION**

Lucien Souny

Collection  *le chant des pays*

Editions Lucien Souny, 2018
Les Allois • 87400 La Geneytouse
www.luciensouny.fr
Tous droits réservés

Pierre-Alain repère aussitôt le logo noir et blanc sur l'enveloppe, au milieu du courrier. Il va enfin savoir quel stand lui a été attribué pour l'Exposition, il attend cette lettre depuis un bon moment.

Cher Monsieur,

Nous avons bien reçu votre courrier de candidature pour la prochaine Exposition ; nous vous remercions de l'intérêt que vous portez à cette XXVIII^e édition. La commission Exposition est au regret de vous informer qu'après examen, votre candidature n'a pas été retenue.

En espérant pouvoir vous accueillir lors d'une édition future.

Veuillez agréer, cher Monsieur, mes sincères salutations.

Pierre Gaillard, président de la Compagnie des grands antiquaires.

Pierre-Alain est atterré, il relit la lettre et sent monter une bouffée de colère. Il est à deux doigts de balancer, de rage, un vase Gallé qu'il ne parvient pas à vendre, ce genre d'objet étant un peu passé de mode, mais il se souvient à temps que c'est un dépôt d'un confrère. La commission Exposition n'a pas retenu sa candidature ! Pas un mot d'explication et aucune motivation pour ce refus, comme l'administration !... *après examen, votre*

candidature n'a pas été retenue, cela ne veut strictement rien dire ! Il est d'autant plus déçu qu'après deux tentatives infructueuses il était cette fois persuadé d'être accepté.

À cinquante-deux ans, Pierre-Alain Jurançon ne fait plus exactement partie de ceux que la presse du marché de l'art qualifie de jeunes antiquaires, même s'il ne paraît pas son âge. Un visage aux traits réguliers, de grands yeux bleus, il affectionne les cravates et les pochettes vives ainsi que les montres de marques. Quand il s'est aperçu qu'il commençait à perdre ses cheveux, il a pris le parti de se raser complètement la tête. Toujours très soigné, il fait preuve d'un narcissisme encore assez raisonnable. Il a débuté dans une petite boutique du boulevard de Courcelles, comme assistant d'une vieille antiquaire italienne, impécunieuse et fort distinguée, flanquée d'une particule et d'un titre incertains. La marquise Lavinia d'Asfeld lui a appris les bases de la pratique commerciale ; il n'avait à l'époque que quelques connaissances théoriques, glanées à l'Institut d'art et à l'École du Louvre.

Il se souvient encore de ce très charmant chargé de cours qui disait à ses élèves de première année : « Que ceux d'entre vous qui n'ont pas de père ou d'amant antiquaires sortent de la pièce ! Vous n'avez aucune chance de réussir dans ce milieu ! » Évidemment, personne n'était sorti, mais il lui faut bien reconnaître, trente ans plus tard, qu'il y avait du vrai dans cette remarque !

Sa compétence, sa grande gentillesse et l'enseignement de la vieille marquise lui avaient permis de se faire rapidement une place dans le domaine du mobilier et des objets des XVIII^e et XIX^e siècles. Il est vrai qu'il avait été très aidé par le carnet d'adresses de ses parents, tous

deux avocats à Lyon, et par les relations de quelques amants commissaires-priseurs et décorateurs. À la mort de Lavinia, il avait changé de rythme de vie en achetant une boutique rue du Bac, dans le 7^e arrondissement, près du quai Voltaire, dans le fameux Carré Rive Gauche où se trouvaient de très nombreuses galeries.

Il ne s'était pas compliqué l'existence et avait juste suivi son goût qui était celui de son milieu d'origine : les meubles et les tableaux du XVIII^e siècle avec quelques objets du XIX^e. Un homme profondément classique, parfaitement honnête et qui n'aimait pas les complications.

Depuis quelques années lui est venue l'envie de participer à l'Exposition, l'ultime consécration professionnelle pour un antiquaire. Il existe bien des salons d'antiquaires à Paris, celui d'Auteuil, le Pavillon des Arts décoratifs..., sans parler de quelques salons éphémères qui n'ont jamais rencontré leur public. En raison de son faste et de son rythme, l'Exposition reste, à ce jour, inimitable et inimitée.

Elle est la grande œuvre de la puissante Compagnie des grands antiquaires et – cas unique pour un salon – elle a lieu tous les deux ans. Parce qu'elle est censée réunir la crème des antiquaires français et européens et quelques galeries américaines, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus puisqu'une centaine de stands seulement sont disponibles. Claude Portinari, un confrère spécialisé dans les tableaux orientalistes, clame toujours que faire l'Exposition est l'équivalent pour les antiquaires de l'obtention du Label Rouge pour les poulets ! Il reste encore une année avant la prochaine édition et déjà la tension monte pour l'attribution des stands.

La vieille Lavinia lui avait maintes fois retracé l'histoire de l'Exposition, avec son charmant accent italien :

— Tu sais, mon chéri, c'est dans les années cinquante qu'est née l'idée d'une Foire des antiquaires de France, et quelque temps plus tard, sous l'impulsion du président de la Compagnie d'alors, un expert en faïence, à la moustache blanche très III^e République, le projet s'est concrétisé. La toute première Exposition s'est tenue en 1956, à la Foire de Paris, porte de Versailles. J'y suis allée bien sûr! Je me souviens qu'on pouvait voir des commodes XVIII^e, des livres rares, des monnaies anciennes, des tableaux qui côtoyaient des réfrigérateurs et des fours. C'était tellement amusant et pas snob!

— Ça devait être roulant! Quand on pense à l'Exposition aujourd'hui! avait rétorqué Pierre-Alain.

— C'est André Malraux, le ministre de la Culture, qui lui a ouvert les portes du Grand Palais, et la Foire des antiquaires est alors devenue « l'Exposition ». Elle se tenait tous les deux ans. Et en 1964, le Bal des débutantes a eu lieu dans l'Exposition. Jacques Chazot, le danseur mondain de l'époque, valsait avec des jeunes filles intimidées, sous l'œil attendri de leurs parents. Il était tellement drôle, cet homme! Qu'est-ce que j'avais pu m'amuser cette année-là! Et je n'étais déjà plus une débutante, chéri! avait-elle ajouté coquettement.

— C'est à ce moment que l'Exposition est devenue un événement social important?

— Très important même! Parce qu'au fil des ans on a vu des actrices, des politiques, des couturiers, qui se sont mêlés aux clients riches et moins riches. Sans compter le dîner de charité donné au profit de la Fondation des Hôpitaux de Paris, de Bernadette Chirac, qui a achevé de donner un aspect mondain à la manifestation.

Pierre-Alain sait que l'organisation de cette foire d'antiquaires était rapidement devenue la principale

activité de la Compagnie, le joyau de sa couronne et le théâtre de bien des intrigues. Après quelques années au Carrousel du Louvre, l'Exposition était revenue en 2006 aux fastes de son lieu précédent, « sous l'iconique verrière du Grand Palais », comme l'expliquaient alors les communiqués de presse.

Mais l'épineuse question qui ressurgissait régulièrement au conseil d'administration était de savoir s'il était opportun ou non d'annualiser cette manifestation. Il s'agissait alors de s'aligner sur la TEFAF de Maastricht, autre exposition prestigieuse qui était devenue sa grande concurrente. De nombreux journalistes n'hésitaient pas à dire désormais que cette dernière était beaucoup plus intéressante sur le plan commercial.

D'autres salons d'antiquaires, comme la célèbre BRAFA qui se tenait depuis plus de soixante ans fin janvier à Bruxelles, connaissaient également tous les ans un vif succès. Au fil du temps, plusieurs audits très documentés avaient été réalisés pour trouver une réponse à cette question. Il s'agissait « de se nourrir d'autres approches », pour reprendre la terminologie des communicants. Mais ces études n'avaient pas apporté de réponses significatives dans un sens ou dans l'autre. L'annualisation était un sujet qui revenait toujours, à date fixe, comme les articles sur les régimes au mois de mai ou ceux sur la retraite au mois de septembre, dans les magazines. C'était en quelque sorte le marronnier de la Compagnie. Les avis étaient partagés au conseil. Certains considéraient que l'Exposition était unique en son genre, que l'annualiser en ferait un salon parmi d'autres et qu'elle perdrait cette aura d'exception et de glamour. « Et comment va-t-on l'appeler? L'Annale, peut-être? » se demandaient toujours quelques esprits

subtils. D'autres pensaient qu'il fallait s'aligner sur les autres foires.

Trois mois auparavant, en faisant son tour de salles à onze heures à l'hôtel des ventes de la rue Drouot, Pierre-Alain était tombé sur Pierre Gaillard, l'actuel président de la Compagnie.

Âgé de quarante-cinq ans, ce dernier est expert en archéologie. Doté d'un physique tout en rondeurs, il a des yeux gris perçants et une voix basse qui rendent intéressants la plupart de ses propos, ce qui l'a beaucoup aidé dans sa carrière. Il a une vraie passion pour l'art romain.

Celle-ci lui était venue après que ses parents, tous deux professeurs d'histoire, l'eurent emmené visiter Pompéi lorsqu'il n'était encore qu'un enfant de huit ans. Cette ville fantôme l'avait ébloui. Le goût de l'Antiquité ne l'avait plus quitté depuis et il avait eu la chance de faire de sa passion un métier. Encouragé par sa famille, il avait fait un doctorat d'histoire romaine et avait obtenu une bourse de l'École de Rome. Il avait vingt-six ans et passa des moments merveilleux dans cette ville, il tomba amoureux de plusieurs Italiennes et eut un coup de foudre pour le musée étrusque de la villa Giulia. À son retour en France, il avait choisi de s'orienter vers le marché de l'art, plutôt que vers l'enseignement ou la recherche, au grand dam de ses parents qui y virent une sorte de trahison.

Pierre-Alain lui avait expliqué qu'il souhaitait vivement exposer l'année prochaine. Gaillard avait approuvé et l'avait même invité à déjeuner au Café Drouot, un des deux restaurants qui se trouvent en face de l'hôtel Drouot. Tout en dégustant le pot-au-feu du jeudi, une des spécialités de la maison, les deux hommes avaient

parlé métier. Pierre Gaillard avait évoqué avec une foule de détails les difficultés de sa présidence, les pressions diverses des membres pour obtenir ceci ou cela, sa famille recomposée, ses vacances dans la maison familiale en Savoie. Il lui avait même montré la photo d'une idole cycladique qui devait être l'objet phare de son stand à la prochaine Exposition.

— Regardez la modernité des formes de cette idole féminine, ces lignes épurées. On croirait presque une œuvre de Brancusi. Et dire que cette statue a vu le jour il y a près de cinq mille ans en plein cœur des civilisations égéennes !

Son enthousiasme était évident, mais Pierre-Alain ne tenait pas à passer le déjeuner à discuter de la statue antique. Il le ramena sur d'autres sujets comme la fréquentation moindre des galeries, les ventes publiques, la multiplication des salles de vente autour de Drouot, les changements de goût des clients et surtout son intention d'exposer à l'Exposition. Gaillard avait trouvé l'idée excellente et l'avait assuré de son soutien.

— Envoyez-moi votre candidature rapidement. On va vous trouver un stand ! lui avait-il dit avec chaleur en le quittant.

Pierre-Alain avait pris cela pour une acceptation en bonne et due forme. En tant que président de la Compagnie des grands antiquaires, Gaillard était évidemment membre de la fameuse commission Exposition qui a pour tâche de sélectionner les exposants. Elle est composée de membres du conseil d'administration et de quelques personnalités du marché de l'art.

Pierre-Alain a enfin cette année des meubles et des objets « de qualité Exposition » puisqu'il n'a pas hésité à

s'endetter lourdement auprès de sa banque pour acheter un superbe pastel d'Odilon Redon à un client très au fait des prix. Celui-ci, ayant besoin d'argent rapidement, ne voulait pas passer par la vente publique. Il a également fait l'acquisition d'une spectaculaire console demi-lune, avec un dessus en marbre blanc supporté par une farandole de femmes drapées à l'antique en bois doré, qui date du début du XIX^e siècle et dont il espère beaucoup.

À présent, la lettre de refus à la main, il se laisse tomber lourdement sur une chaise Charles X. Ne pas pouvoir faire l'Exposition est pour lui une vraie catastrophe. En optimiste invétéré, il a déjà parlé de sa participation future à cette manifestation à plusieurs de ses clients. Il a même demandé à Gérald de Menthon, décorateur en vogue, avec qui il a eu une petite liaison des années auparavant, de lui concevoir son stand. Celui-ci lui a déjà dessiné plusieurs projets. Il faut absolument qu'il expose ! Il décide d'appeler aussitôt Gaillard à sa galerie. Coup de chance, il est là et ne se défile pas !

— Tout le monde me téléphone au sujet de l'attribution des stands, mais je n'y peux rien. C'est la commission d'admission qui décide, et, avec les nouvelles règles de sécurité, nous avons eu moins de stands que prévu. Le Grand Palais nous a collé des obligations drastiques et nous avons dû réduire la surface réservée aux exposants. Comme nous avons eu plus de demandes qu'il y a deux ans, on est très embêtés.

— Oui, mais vous m'aviez dit... Vous savez, j'ai acheté un Odilon Redon exprès pour le mettre à l'Exposition ! Merde quoi !

— Je sais bien, mon pauvre vieux ! Je sais que je vous ai promis un stand, mais c'était avant cette foutue réunion. Je suis vraiment désolé, mais je n'y peux rien.

Vous savez, je vous le répète, c'est la commission qui prend les décisions. Nous privilégions toujours les anciens exposants – enfin, ceux qui n'ont pas eu de problèmes, achève-t-il perfidement. Je n'ai pas mon mot à dire. Je ne suis que président, vous savez.

Pierre-Alain sent que son interlocuteur s'en fout allègrement et a un discours bien rodé. Gaillard poursuit :

— Tout ce que je peux vous proposer, c'est de vous mettre en tête de la liste 2.

— Qu'est-ce que c'est, la liste 2 ?

— C'est la liste d'attente. Si un stand se libère, on vous le propose. Je vais vous mettre en premier. Je suis vraiment navré, soyez-en sûr !

Pierre-Alain raccroche, furieux, et quitte sa galerie vers dix heures trente pour se rendre à pied rue Drouot, comme il le fait presque tous les jours. En arrivant au carrefour Richelieu-Drouot, il appelle sur son portable sa grande amie Caroline qui est membre du conseil depuis plusieurs années.

— Salut ! C'est moi. Tu es occupée ?

— J'ai un rendez-vous à onze heures au cabinet.

— Donc tu as le temps de prendre un café.

— O. K., je descends, mais vite !

L'hôtel Drouot – la salle, comme l'appellent les habitués – ouvre à onze heures tous les jours, sauf le dimanche, pour exposer les objets qui seront vendus l'après-midi ou le lendemain. Ces expositions drainent une foule de marchands, de clients, de curieux en tout genre. C'est encore assez amusant de se balader de salle en salle en cherchant quelques trouvailles à faire, bien qu'avec le développement d'Internet les vraies découvertes soient de plus en plus rares. Pour les professionnels, c'est aussi une façon facile de faire des relations

publiques, car on rencontre une bonne partie de la galaxie antiquaires et commissaires-priseurs. Le tour de salle du matin permet même de récupérer quelques factures impayées et de faire du charme aux clients.

Pierre-Alain et Caroline ont leurs habitudes à La Cave Drouot, l'autre bistrot en face de Drouot, juste à côté de la mairie du 9^e, car Pierre-Alain a décrété qu'on y a une meilleure vue sur les allées et venues de ceux qui entrent dans la salle et en sortent. Le Café Drouot n'a pas de vue directe, mais on peut y faire un loto, ce qui leur arrive de temps en temps. Le décor de La Cave a été refait quelques années auparavant, après qu'une conductrice un peu âgée ait défoncé les baies vitrées du restaurant en voulant faire une marche arrière. Elle n'avait pas l'habitude des voitures automatiques. Un client de Pierre-Alain qui prenait son café tranquillement à ce moment-là avait fait un vol plané et en parlait encore !

Derrière le bar circulaire, façon établissement branché, Luc, un titi parisien, longue tige pâlotte et grande gueule, s'occupe des habitués. Bien des affaires se concluent autour de ses tables.

Ce jour-là, Pierre-Alain s'installe et Caroline le rejoint cinq minutes plus tard. Ils se sont connus une dizaine d'années auparavant lors d'un trajet en train et ont tout de suite sympathisé. Caroline est petite, brune avec un joli sourire ; elle aime les couleurs vives, les bijoux et, en règle générale, tout ce qui brille. Elle est experte en monnaies, spécialité qui semble toujours austère, voire rébarbative, au tout-venant. Son cabinet est situé dans l'immeuble face à la salle.

Elle aime à raconter que, quand elle va dans des dîners, elle a souvent droit aux mêmes réactions.

- Vous travaillez ?
- Oui, je suis dans le marché de l'art.
- Ah ! quelle chance ! C'est passionnant ! Vous êtes dans quel domaine ?
- La numismatique.
- Ah ? (Le ton est tout de suite refroidi.) C'est les timbres !
- Mais non ! Ce sont les monnaies.
- Bien sûr ! C'est ce que je voulais dire ! Et vous en vivez ?
- Chichement, mais je n'ai pas de grands besoins !
- Ce jour-là, elle est vêtue d'un tailleur noir, égayé par de nombreuses chaînes dorées et argentées. Elle pose sur la table son sac corail Versace et demande à Pierre-Alain :
- Alors ? Quoi de rigolo ?
- Oh ! rien de rigolo ! Figure-toi que je n'ai pas de stand pour l'Exposition, mais d'ailleurs tu es sûrement au courant puisque tu es au conseil !
- Je l'ignorais. Nous n'avons pas encore vu la liste des exposants, mais, comme c'est une mauvaise nouvelle, je préfère que tu l'apprennes par la voie officielle !
- Je suis vraiment furieux parce que Gaillard m'a laissé penser, quand j'ai déjeuné avec lui, que c'était pratiquement sûr et certain. C'est une vraie tuile. Tu as un stand, toi, bien sûr ?
- Oui, tu sais, l'Exposition, je la fais depuis dix-huit ans.
- Bon, ben, c'est bien ! Mais, pour en revenir à mon cas, ce crétin de Gaillard a dû promettre des stands à plein de gens...
- Il y a des chances ! Tu l'as eu depuis au téléphone ?
- Oui, tout à l'heure.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a parlé des problèmes de sécurité, de la commission d'admission. En fait, il m'a dit n'importe quoi pour se débarrasser de moi, il s'en fout !

— L'histoire de la sécurité, c'est vrai !

— C'est quand même pas de pot ! Il m'a parlé de liste 2 ; je serai en tête en cas de désistement possible.

— Je serais toi, je n'y compterais pas trop. Les exposants ne se désistent pas, sauf s'ils sont en faillite ou s'ils claquent !

— Merci de m'encourager.

En rentrant chez lui pour déjeuner, Pierre-Alain raconte toute l'affaire à Étienne. Ils vivent ensemble depuis trente ans. C'est un couple solide et très fortuné avec, comme dans beaucoup de couples, des hauts et des bas.

Étienne Mallaval, plus vieux que Pierre-Alain de dix ans environ, est un des dermatologues les plus réputés de Paris. Il s'est mis quelques années auparavant à la médecine esthétique ; le Botox, l'acide hyaluronique et le laser lui permettent désormais de gagner extrêmement bien sa vie. Il fait de temps en temps des injections à Pierre-Alain, mais lui se contente de se faire blanchir les dents par un ex-amant dentiste qu'il pique en contrepartie avec un peu de Botox à la fin de la séance. Doté d'un physique passe-partout, son intelligence lui tient lieu de séduction.

Né à Issoire, il est resté provincial dans l'âme. Il aime les belles maisons, les bons vins, et rien ne lui plaît plus que de lancer dans la conversation le nom de ses clients connus. Il déteste, dans l'ordre, les écologistes, la diététique, les États-Unis, le rock, les féministes et l'art contemporain. Les deux hommes se sont installés

depuis une dizaine d'années dans un grand appartement de la rue d'Assas qui donne sur le jardin du Luxembourg.

Étienne compatit et s'indigne; il est franchement navré pour Pierre-Alain qui est évidemment, à ses yeux, un des plus grands antiquaires de Paris. En matière d'objets d'art, ils ont le même goût très classique, avec une prédilection pour les dessins et l'argenterie. Ils restent totalement réfractaires, l'un comme l'autre, à tout ce qui est art moderne. Ils sont de dignes représentants de ce que l'on appelle le « vieux goût ». Le bon docteur ne se montre pas plus encourageant que Caroline :

— En tête de liste 2? Tu es optimiste! Tu sais bien que les promesses n'engagent que ceux à qui on les fait, tu connais l'expression! À ta place, je n'y compterais pas trop. Pour une fois, ta grande copine a raison!

— Merci de m'encourager!

— Sois réaliste!

— Ce qui m'ennuie sur le plan fric, c'est le dessin d'Odilon Redon. J'étais sûr de le vendre à l'Exposition!

— Tu le vendras à la galerie.

— Sans doute, mais pas au même prix! Je te dis que c'est une catastrophe. En plus, je l'ai payé trop cher, et tu sais que j'ai fait un emprunt.

— Qui décide de l'attribution des stands?

— La commission de l'organisation de l'Exposition, qu'on appelle la « commission Expo », en fait. Le conseil a son mot à dire et je suppose que Gaillard aussi, surtout avec son caractère. En plus, j'en ai parlé à Gérard qui a commencé à faire des croquis pour le stand.

— Écoute, que tout cela ne te coupe pas l'appétit! Gérard se fera une raison. Thanarani nous a fait des soles grillées et un crumble aux poires. En plus, on a

reçu ce matin le panier de légumes de ce maraîcher dont je t'ai parlé, tu sais, celui qui me fournit les légumes de saison un peu rares. Il y a notamment des panais...

— Des panais ?

— C'est un légume racine appelé parfois carotte blanche...

— Fous-moi la paix avec tes panais, avec ta manie des légumes bizarres. Je vais te dire, je préfère une purée même en sachet ! D'ailleurs, je n'ai pas faim !

— Tu es odieux !